Les modalités prosodiques du vocatif en français

Christophe Bruno

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/356>

DOI : 10.4000/ml.356

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 117-135

Référence électronique

Christophe Bruno, « Les modalités prosodiques du vocatif en français », *Modèles linguistiques* [En ligne], 64 | 2011, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/356> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.356>

Les modalités prosodiques du vocatif en français

Christophe Bruno

La plupart des travaux récents sur le vocatif abordent le phénomène via la problématique du « détachement »¹. Les analyses proposées dans ce cadre engagent leurs réflexions à partir de repères syntaxiques. De fait, elles se dégagent difficilement du problème de l'autonomie qu'induit l'observation de l'apostrophe avec la phrase qu'elle accompagne, problème d'autant plus prégnant qu'il semble conforté par le phénomène de l'apostrophe comme phrase nominale. Indépendamment de cette difficulté, il faut bien voir que, dès l'instant où la position détachée est soulignée, une comparaison s'établit avec les autres segments détachés, appositions, incises et incidentes, afin de souligner des incompatibilités ou, plus rarement, des équivalences² avec le segment vocatif.

Aborder le vocatif sous l'angle du « détachement » implique d'opérer une généralisation (par exemple l'*incidence*³) afin d'établir une relation univoque entre la phrase (l'*hôte* dans l'exemple) et les constituants détachés qui l'accompagnent (les *incidents*, toujours dans l'exemple). Cette opération effectuée, il devient possible de décrire les similitudes et les oppositions entre les différents constituants détachés, étant établi un paradigme à l'intérieur duquel ces constituants peuvent se définir réciproquement, par la relation que chacun entretient avec son hôte. En vue de proposer une approche originale du vocatif en français, il m'a paru nécessaire, dans un premier temps, de se passer de la notion de « détachement ». Cette exigence rejoint l'actuelle tendance de la

-
1. Cf. par exemple Catherine Détrie (2009) : « Apostrophe linéarisée, constituant disloqué et relation à la proposition hôte », dans *Les linguistiques du détachement*, actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006).
 2. Par exemple chez Knud Lambrecht (1998).
 3. Cf. J.-M. Marandin (1998) et Franck Neveu (2003). Nommer « incidence » le rapport qui s'établit entre un constituant détaché et la phrase qu'il accompagne présuppose que la phrase soit préalablement définie comme support de l'incidence et le constituant détaché comme apport. On peut légitimement se demander dans quelle mesure le constituant détaché, et plus particulièrement le vocatif, apporte quelque chose à la phrase.

grammaire, qui privilégie de plus en plus les corpus de paroles spontanées. En opposant le discours oral à la langue écrite, certains chercheurs⁴ ont ainsi pu démontrer l'existence d'une « macro-syntaxe » de l'énoncé, faisant incidemment allusion à l'inactualité de la problématique du détachement⁵.

Le traitement du vocatif par la macro-syntaxe semble démontrer le bien-fondé de cette tendance. On constate en effet qu'en fonction de sa place dans l'énoncé, avant, après ou à l'intérieur du noyau énonciatif, ses propriétés sémantiques et prosodiques varient. À ces positions d'affixes s'oppose le phénomène de l'apostrophe-noyau, dont le fonctionnement prédicatif est garanti par les schèmes syntaxiques contenus dans le noyau phrastique.

1. La reconnaissance fonctionnelle des segments macro-syntaxiques

Alain Berrendonner et Marie-José Reichler-Béguelin ont proposé, dans un article daté de 1989, une distinction entre plusieurs niveaux d'analyse linguistique. Voulant dépasser le cadre de la syntaxe de la phrase, afin d'y enclore les rapports de rection qui s'établissent autour du verbe, ces auteurs proposent une segmentation de l'énoncé en « clauses », lesquelles permettent d'accomplir chaque fois, indépendamment de l'énoncé global, un acte énonciatif différent :

Son emploi requiert que soient valides, donc présents en mémoire discursive, certains éléments de connaissance, faute desquels l'acte énonciatif qu'elle accomplit paraîtra impropre ou déplacé. (114)

La « clause », telle que ces auteurs la définissent, est une « unité minimale virtuelle de comportement », elle occupe le même paradigme qu'un comportement mimo-gestuel institué (1989 : 113)

Nous nous situons avant l'apparition de la macro-syntaxe française, l'objectif semble être de rallier à l'analyse du discours, alors dépendante des observations issues de la pragmatique, un modèle propre à la description grammaticale. Notons seulement que la macro-syntaxe naît de l'abandon de la rection qui définit la syntaxe de la phrase, ce qui va permettre à d'autres chercheurs de se pencher sur la segmentation de l'énoncé telle qu'elle apparaît à l'oral, ainsi que dans certains énoncés composés de « constituants détachés ». Une fois le phénomène de rection

4. En France, bien que l'étude de l'oral ait été amorcée il y a plus de quarante ans, l'apparition d'une grammaire de la parole spontanée semble avoir débutée, à ma connaissance, avec les publications d'Alain Berrendonner (1990) et de l'équipe du GARS (Blanche-Benveniste : 1990).

5. Cf. Deulofeu (2009), pour une critique de la notion de détachement.

enclos à l'intérieur de son propre segment, les constituants de l'énoncé apparaissent comme autant d'actes énonciatifs distincts apposés les uns aux autres, et ne sont plus régis par un verbe ou par un dénominateur commun, comme il apparaît dans les exemples suivants (le « / » marque le passage d'un segment à un autre, les parenthèses indiquent une incise, le « — » signale un changement d'énoncé)⁶ :

- [1] (i) *Coralie / ma chérie / est-ce que tu peux aller / (dans mon casier) / (dans mon sac) / (ou peut-être même pas dans mon casier) / (ça doit être à la douche) / prendre des gants / pour ma mère* [Anonyme 1-1]
 (ii) *et tu fais quoi / toi / Petit John / en ce moment* [Cha 1-1]
 (iii) *regarde — tu veux tes lunettes — papy*⁷ [Aurélie 1-2] (trois énoncés ici)

Dans chacun de ces exemples, il est possible d'isoler un noyau prédicatif, qui se distingue à l'intérieur de l'énoncé du fait de son autonomie énonciative. Il contraste avec les autres segments, qui semblent se greffer à lui au moyen de l'apposition, de l'incise ou de la subordination.

Le terme de « clause », « unité virtuelle de comportement », ne permet pas de décrire les rapports d'ordre et de hiérarchie, syntaxiques, qui existent entre le noyau prédicatif et les segments qui lui sont apposés. Claire Blanche-Benveniste propose à cette fin d'employer comme unité minimale de la macro-syntaxe, non plus la clause, mais le noyau prédicatif.

Le noyau possède la propriété de pouvoir être énoncé indépendamment des segments qui lui sont apposés, sans que l'action en cours en soit véritablement affectée, et sans que sa courbe mélodique en soit affectée non plus (cf. section suivante). Ainsi, dans les exemples cités, on peut isoler les noyaux suivants :

- [2]a *est-ce que tu peux aller prendre des gants*
 [3]a *tu fais quoi*⁸
 [4]a *regarde — tu veux tes lunettes — papy*

-
6. Tous ces exemples sont tirés du corpus de ma thèse, laquelle est actuellement en cours de rédaction. Ils ont été rangés par dossiers dans un CD-ROM contenant leur transcription phonologique sur Praat, ainsi que l'enregistrement original duquel ils sont extraits. Le nom entre crochets indique le nom du dossier.
7. Pour cet exemple, qui sera beaucoup étudié dans cet article, je précise tout de suite que la clause « papy » est adressée par la locutrice à un ami de moins de trente ans, et bien voyant.
8. Une remarque sur la disparition du « et » : on observe que la liaison n'est pas propre ici au noyau, mais peut être éventuellement appliquée à tous les segments de cette énoncé ; « et toi », « et en ce moment », etc.

Du point de vue de la grammaire, tout ce que contiennent ces segments est régi par un verbe, qui peut être sous-entendu, comme c'est le cas pour le dernier segment « papy » (sous-entendu « tu es un papy »). Claire Blanche-Benveniste appelle *noyaux* ces propositions principales, qu'elle pose comme unités macro-syntaxiques minimales (1990 : 114). Ces dernières se présentent comme la partie nécessaire, suffisante et autonome de n'importe quel énoncé.

Le noyau peut être effacé à l'intérieur d'un énoncé⁹. Dans le premier exemple [2], si la personne allocutée sait déjà ce que cherche la locutrice¹⁰, l'énumération des deux premiers segments suffit à accomplir l'acte d'énonciation dans son intégralité (nb : il s'agit déjà d'une remarque sur l'apostrophe). Dans le second exemple [3], la locutrice peut très bien dire « et toi Petit John en ce moment », sans avoir à expliciter sa demande. On peut pousser cette logique très loin via le dernier exemple [3] : si la locutrice mime sa raillerie en faisant semblant d'enlever des lunettes qu'elle remet à l'allocutaire, il n'y a même plus besoin de discours. Ceci montre que le noyau peut être largement sous-entendu par le geste, la mimique ou toute autre forme d'ostension. De ce constat découle la nature d'acte du noyau, ce qui va dans le sens de Berrendonner et Reichler-Béguelin (cf. citation ci-dessus). Les segments adjacents constituent, de façon analogue, des actes adjacents (d'orientation, d'apostrophe, de moquerie...).

Le noyau se définit comme le seul segment autonome à l'intérieur d'un énoncé. Par opposition, les autres segments fonctionnent, toujours d'après le modèle de Blanche-Benveniste, comme des *affixes*. Ils peuvent être antéposés, on parle alors de *préfixes*, ou postposés, on parle alors de *postfixes* ou de *suffixes*, selon que le segment puisse être antéposé (et devienne par conséquent un préfixe) ou soit nécessairement placé après le noyau, avec lequel il se lie syntaxiquement ou sémantiquement. Une dernière catégorie d'affixes, *l'incise*, peut séparer le noyau en deux parties. Il s'agit de l'affixe par lequel un locuteur effectue une digression à l'intérieur de son énoncé.

9. Cf. Martin (2008 : 177).

10.. Je précise que locuteur/locutrice est employé dans cet article pour désigner la personne qui parle et non la fonction de personne parlante. Cette précision est importante du fait que les paramètres acoustiques dépendent également du sexe de la personne.

La segmentation macro-syntaxique des exemples précédents obéit alors à l'ordre qui suit :

- [2] Préfixe / Préfixe / Noyau 1 / (Incise) / (Incise) / (Incise) / (Incise) / Noyau 2 / Postfixe [Anonyme 1-1]
- [3] Noyau / Suffixe¹¹ / Postfixe / Postfixe [Aurélie 1-2]
- [4] Noyau — Noyau — Noyau [Aurélie 1-2]

Une remarque concernant l'incise : si cette dernière vient à séparer un affixe en deux parties (ce qui n'est pas le cas dans ces exemples), c'est-à-dire un segment qui n'est pas le noyau de l'énoncé, sa position devient alors identique à celle de l'affixe ainsi coupé. Il n'y a donc qu'à l'intérieur du noyau qu'il a lieu de parler d'incise.

2. La reconnaissance prosodique des segments macro-syntaxiques

Le spécialiste de l'intonation Philippe Martin a introduit, dans l'analyse de l'intonation du français, le théorème du « contraste de pentes » (2009 : 122), que cet article tient pour acquis au regard des résultats obtenus. C'est de ce théorème que découle la segmentation macro-syntaxique des exemples précédents, comme des autres exemples qui seront décrits plus loin.

On tient pour acquis¹² que la structure prosodique se manifeste aux endroits les plus saillants de l'énoncé, qui sont, pour le français du moins, les accents toniques placés sur la dernière syllabe des mots pleins (verbes, adverbes, noms, pronoms toniques). Parmi ces accents lexicaux, les plus proéminents seront ceux qui terminent (ponctuent) un groupe accentuel. Un groupe accentuel se définit par la solidarité de ces membres et par le fait qu'il comporte rarement plus de sept syllabes. La solidarité est affaire de dépendance entre les différents membres d'un énoncé, par exemple entre un article et le nom qu'il accompagne, entre un verbe et son complément, un pronom personnel et son verbe, un nom et l'épithète qui le qualifie. Les noyaux ci-dessous montrent des éléments dépendants, qui constituent des groupes accentuels du fait que le segment ainsi formé possède moins de sept syllabes : seul l'accent terminal devient saillant

11.. Aussi invraisemblable que cela paraisse, cet affixe apparaît effectivement comme un suffixe si l'on s'en tient à sa courbe mélodique (cf. *infra*).

12.. Cf. par exemple, les descriptions que Mario Rossi a proposées de « L'intonation modale » dans l'article éponyme paru dans le *Modèles Linguistiques* précédent (vol. 63, 2011 : 117-129).

(Philippe Martin emploie également le terme « proéminent » ; cf. 2009 : 95-96, pour un exposé de ce qui précède) :

*prendre des gants
et tu fais quoi
tu veux tes lunettes*

A l'inverse, les noyaux suivants possèdent plus de sept syllabes. En dépit de la dépendance des éléments qui les composent, ils doivent être divisés en plusieurs groupes accentuels :

*est-ce que tu peux aller | prendre des gants
je me suis arrêté | au trois*

La proéminence d'un accent peut être signalée de plusieurs façons à l'oral : longueur de la syllabe, amplitude tonale (brusque montée ou chute de la fréquence fondamentale) et pause après la syllabe sont les critères de reconnaissance les plus fréquents.

La description prosodique va consister, dans un premier temps, à effectuer le découpage de l'énoncé en groupes accentuels, qui formeront des « mots prosodiques »¹³ à l'intérieur de la structure prosodique globale, puis, dans un second temps, à décrire le contour des accents terminaux sur chaque mot prosodique.

L'application de cette méthode, les multiples conclusions et interprétations qu'il est possible d'en tirer, font que les descriptions de l'intonation diffèrent parfois considérablement selon les travaux. Le choix s'est porté ici sur le modèle de Philippe Martin, d'une part pour le choix pleinement assumé d'une théorie d'ensemble vérifiable et réfutable à partir des prémisses présentées ci-dessus, d'autre part pour son adéquation au modèle de la macro-syntaxe, que la description qu'il propose de l'intonation permet d'appuyer, et de consolider, au besoin¹⁴.

Ce modèle obéit au principe théorique du « contraste de pentes » : chaque accent porté par un mot prosodique doit contraster, par

13. L'emploi que fait Philippe Martin de la notion de « mot » (prosodique ici, ce qui est sans rapport avec une prosodie du mot) s'écarte de la définition qui en est donnée en linguistique, par exemple dans l'article de Joly et Paris-Delrue cité en bibliographie (1990).

14.. Cf. Martin (2009 : 124). Plusieurs recherches ont été menées dans cette voie, par exemple par Elisabeth Delais-Roussarie et Injoo Choi-Jonin (2004). Dans ces travaux, l'absence de postulat théorique, voulue, freine la reconnaissance de critères prosodiques propres à la segmentation macro-syntaxique.

différenciation, avec l'accent suivant. Les couples oppositifs par lesquelles la différenciation a lieu peuvent être variés. On en retiendra trois, parmi les plus récurrents, qui seront utilisés dans les descriptions proposées plus bas :

- Modalité prosodique (noté + / - Montant ou montant/descendant)
- Amplitude (noté + / - Ample)
- Durée (noté + / - Long)

À la pratique, il s'avère que chaque locuteur, ou peut-être chaque type de discours (didactique, politique, épideictique...), voire chaque registre (courtois, familier, vulgaire...), présente des types de contrastes différents. L'essentiel est que c'est par ce système d'opposition que la description de la prosodie s'effectue, et non par l'observation directe de la courbe de *F₀* (fréquence fondamentale) représentée par les logiciels de transcription. C'est ainsi, du moins, qu'il est possible de mettre en évidence les segments macro-syntaxiques contenus dans un énoncé, comme de délimiter ledit énoncé.

Les différents segments décrits dans la section précédente, Préfixe, Noyau, Postfixe, Suffixe et Incise, ont pour propriété intonative de suivre le contraste de pentes ou de rompre avec lui. Le préfixe, d'abord, obéit à ce principe : l'accent du mot prosodique contraste avec le contour du mot prosodique suivant. Le noyau porte la modalité prosodique de l'énoncé, qui sera interrogative (montant) ou déclarative (descendant), et conserve la propriété, intonative, de pouvoir être énoncé indépendamment des segments adjacents. Le postfixe rompt avec le principe du contraste de pente : le contour qu'il affiche au niveau de l'accent terminal reprend, en atténuant la marque de modalité — parfois en exagérant d'autres traits — le contour du noyau. Le suffixe porte une modalité déclarative¹⁵, indépendamment de la modalité du noyau. Il peut être, de fait, difficile à différencier du postfixe déclaratif, du moins d'après les seuls critères prosodiques. L'incise, enfin, ne présente pas en elle-même de règles d'accentuation ; elle ne respecte pas le contraste de pentes. Sa reconnaissance, prosodique là encore, tient au fait qu'elle interrompt le noyau et forme une digression à l'intérieur de celui-ci.

15. N'ayant jamais eu l'occasion d'observer un suffixe interrogatif qui ne puisse constituer un noyau à lui seul, je me détache légèrement d'une remarque de Philippe Martin sur ce point (cf. 2009 : 138).

3. Application à l'apostrophe

J'appelle ici « apostrophe » tout segment macro-syntaxique dont l'ensemble des termes se décline au vocatif dans une langue à déclinaison. À défaut de déclinaison, tout segment nominal¹⁶ référant exclusivement à la seconde personne du discours sera considérée comme apostrophe dans les exemples qui suivent.

i. Comme Préfixe

Les énoncés ci-dessous sont tous constitués d'une apostrophe en position de préfixe :

- [5] *ma chérie* / je t'avais dit je l'aimais bien / Flo / mais je retire [aurélie 1-2]
- [6] *Michel* / il ramasse / ce petit [Jean-Claude 1-1]
- [7] *hé Christophe* / ce serait pas mieux de jouer dans l'autre sens / pour la prochaine — je pense [Paco 1-1]
- [8] *J-M* / ... — non / mais J-M / J-M ne fera rien [Romain 1-1]
- [9] *mec* / oh / mais Bruce Willis / il a rien inventé / mon gars [Romain 1-2]
- [10] *Chris* / tu me fais un cocktail à base de Redbull [Tizz 1-1]
- [11] *Deb* / euh [Toan 1-1]

D'une façon générale, les noms propres et les titres conviennent mieux à la position de préfixe. La dénotation¹⁷ joue donc un rôle de premier plan dans la formation de ce type d'apostrophe. L'on pourrait dire, au regard d'un plus grand nombre d'apostrophes en position liminaire, que cette position restreint l'emploi du nom à sa fonction dénotative. Une telle affirmation nécessiterait toutefois une plus ample démonstration.

Si l'on visualise maintenant quelques-uns de ces exemples avec leur courbe mélodique, le contraste de pentes apparaît entre l'apostrophe et le mot prosodique qui lui succède. Je précise qu'arrivé à ce point, et pour

16.. Ceci exclut le pronom tonique de seconde personne, dont le comportement prosodique se différencie dans de nombreux exemples de mon corpus de celui du vocatif (cf. « et tu fais quoi / toi / *Petit John* / en ce moment [Cha 1-1] »).

17.. Je rappelle ici la différence établie par John Stuart Mill entre terme dénotatif et terme connotatif : “A non-connotative term is one which signifies a subject only, or an attribute only. A connotative term is one which denotes a subject and implies an attribute. By subject is here meant anything which possesses an attribute” (1847: 37). Il faut bien distinguer, de ce point de vue, la personne désignée par l'apostrophe, et le nom employé à cette fin, qui dénote la personne en tant que x (x est le nom), et n'implique aucun attribut. « *ma chérie* », dans l'exemple [3], implique seulement que la personne se reconnaisse en tant que telle. Le rôle de l'apostrophe, dans cette position, se limite à cette fonction. (cf. également O'Kelly, 2005 : 21-25).

plus d'aisance dans le repérage des accents terminaux sur les mots prosodiques, le texte retranscrit sur Praat l'est en API.

Ci-dessous l'exemple [5] :

[5] *ma chérie / je t'avais dit je l'aimais bien / Flo / mais je retire* [aurélie 1-2]

Fig.1 : Structure à 3 préfixes + noyau

Dans cet exemple, le contour de l'apostrophe sur [Ri] est montant puis s'aplatit légèrement au premier tiers de l'accent. Il contraste avec l'accent du mot prosodique suivant, [jɛ] sur « bien », qui est montant et de forte amplitude, comme avec l'accent terminal du noyau, [tiR] sur « retire ».

Le même contraste, plus ou moins marqué, c'est selon, apparaît dans les exemples suivant. L'exemple 7, qui présente peut-être plus de difficulté, permettra de préciser la méthode employée ici :

[7] *hé / Christophe / ce serait pas mieux de jouer dans l'autre sens / pour la prochaine — je pense* [Paco 1-1]

Fig. 2 : Structure à préfixe + noyau + 2 postfixes — noyau

Ce locuteur, lorrain — il peut être utile de le préciser —, emploie un contraste de pente original. Le contour de l'apostrophe, [tɔf], ne s'oppose

pas à la modalité du noyau, [jə] sur « mieux », qui est interrogatif également. Le contraste apparaît ici du fait que ce dernier accent possède une amplitude et une durée plus conséquente (+ Ample, + Long) que celles de l'apostrophe. Le contour du noyau est ensuite repris, bien qu'atténué, sur les deux postfixes qui suivent.

Il faut noter qu'aucune structure prosodique singulière, propre à l'apostrophe elle-même, ne se signale dans ces exemples. Il en est ainsi dans les exemples de mon corpus : si l'apostrophe présente fréquemment un contour « en cloche », montant puis descendant, il en va de même pour d'autres types de préfixe. Cette forme n'est cependant pas assez récurrente pour qu'il soit possible d'affirmer l'existence d'une structure prosodique propre à l'apostrophe. En revanche, elle constitue bien un « cliché mélodique » que l'on retrouve dans certains appels typiques, comme dans le dernier exemple (11) :

[11] *Deb* / euh [Toan 1-1]

Fig. 3 : Structure à préfixe + ellipse du noyau]

Évidemment, en l'absence de noyau, et donc d'éléments comparatifs, une description prosodique ne peut être satisfaisante pour cet exemple. Il faut toutefois noter que cette forme particulière, qui, je le mentionne encore une fois, n'est pas spécifique à l'apostrophe, ne se retrouve chez cette dernière que lorsqu'elle se place en position de préfixe.

ii. Comme Postfixe

Les énoncés qui suivent sont tous constitués d'une apostrophe en position de postfixe :

[12] *allez* / au trop / *Marie-Sophie* [Anonyme 1-1]

[13] *oh* / ce fil / il m'a gavé / *Christophe* [Aurélie 1-1]

[14] *et tu fais quoi* / toi / *Petit John* / en ce moment [Cha 1-1]

[15] *bon ben* / c'était cool / cette soirée / *mon lapin* [Paco 1-2]

[16] *oui* — salut / *Jean-Noël* [Reun 1-1]

[17] le Sourire des vignes / *mon gars* [Romain 1-1]

[18] (?) écoute-moi bien / *sale crasseuse* [Toan 1-2]

De même que pour l’apostrophe en position de préfixe, le postfixe au vocatif privilégie l’emploi de noms propres et de titres. Le dernier exemple [18] peut alors faire figure d’exception, puisque le groupe nominal ainsi formé est ici, à la lecture du moins, clairement attributif. L’écoute de l’extrait devient indispensable pour effectuer une démonstration à cet endroit, mais il faut toutefois noter que, dans l’enregistrement principal, juste avant cet extrait, le locuteur énonce : « mais mademoiselle sors de ce trou crasseux ». Ce n’est qu’ensuite, par anaphore associative¹⁸, qu’il utilise l’expression « sale crasseuse » comme appellatif, à l’adresse de la même personne. S’il s’était agi d’une vraie qualification, l’intonation aurait sans doute été différente, et l’apostrophe se serait trouvée en position de noyau, comme on le verra au point suivant.

Le postfixe présente un contour accentuel qui reprend, souvent en l’atténuant, parfois en exagérant certains traits (voir exemple ci-dessous), le contour du noyau. Ceci implique qu’il ne respecte pas le « contraste de pentes ».

Ici encore, il est possible de vérifier ces affirmations en affichant la courbe mélodique de ces extraits. Ci-dessous, l’exemple 12 :

[12] allez / au trop / *Marie-Sophie* [Anonyme 1-1]

Fig. 4 : Structure à noyau + 2 postfixes

18.. Je ne suis pas sûr qu’il soit pertinent de parler d’« anaphore associative » pour cet exemple, quoique la relation soit clairement anaphorique. Mon propos se limite à indiquer que l’emploi du nom connotatif dans cette position est le fait d’un mécanisme extérieur à l’apostrophe. Pour une définition de l’anaphore associative, je renvoie à l’ouvrage éponyme de Georges Kleiber (2001).

Dans cet exemple, le noyau est formé par le seul impératif, les deux segments qui succèdent ne peuvent être que des postfixes ou des suffixes. Comme le suffixe est, par essence, déclaratif, ces segments, dont le contour accentuel reprend, en l'exagérant (+ Long ici), le contour du Noyau — [le] sur « allez » — ne peuvent être que des postfixes. À noter que le contour de modalité (+ Montant), est de moins en moins marqué sur chaque postfixe, corrélativement à la description qui en a été donnée en 2.

L'exemple [14], déjà cité, est particulièrement intéressant du fait qu'il présente un contraste entre le « toi » et l'apostrophe :

[14] et tu fais quoi / toi / *Petit John* / en ce moment [Cha 1-1]

Fig. 5 : Structure à noyau + suffixe + 2 postfixes

Ici, tandis que l'apostrophe et le postfixe suivant présentent tous deux un contour de postfixe, c'est-à-dire identique au noyau (bien qu'à chaque fois amplifié), le second segment, lui, est déclaratif (— montant), cela à rebours de l'intuition grammaticale qui, indépendamment de la prosodie, analyserait ce segment comme un postfixe. L'affichage de la courbe montre qu'il s'agit bien d'un suffixe — bien que je n'ai pas d'explication à offrir du phénomène¹⁹. Un autre exemple (de moins bonne qualité) montre que ce phénomène, le « toi » positionné derrière un noyau à modalité prosodique interrogative et constituant à lui seul un segment macro-syntaxique, n'est pas un phénomène isolé (à noter que « modalité prosodique interrogative » n'implique pas interrogation ; cf. Martin, 2009 : 90-91) :

19.. Il pourrait s'agir d'une démarcation structurelle entre le pronom tonique et l'apostrophe, dont la macro-syntaxe aurait héritée (les autres champs faisant défaut). Mon intuition personnelle m'ayant toujours défendu de décliner le pronom tonique de seconde personne au vocatif, en dépit de la tradition et en hommage à Apollonius Dyscole, je ne peux prétendre ici à aucune objectivité.

[19] oh / tu peux parler / toi [Aurélien 1-2]

Fig. 6 : « toi » postfixe, suffixe ou intégré au noyau ?

Dans cet exemple, le contraste entre la modalité du noyau — « en cloche », avec une courbure au deuxième tiers de l'accent — et celle du « toi » est net. En aucun cas il ne peut s'agir d'un postfixe tel que décrit dans le modèle de Philippe Martin. La forte accentuation de [le] (amplitude, longueur et pause), force de surcroît à reconnaître dans « peux parler » et « toi » deux mots prosodiques distincts.

L'exemple [18] permettra de revenir au vocatif en position de postfixe, et aussi d'en tracer les limites. Dans cet énoncé, bien que le contour de l'apostrophe ne se retrouve pas parfaitement à l'identique — le mouvement en cloche n'est pas restitué — la modalité est la même que celle du noyau, et semble de plus trop atténuée pour faire office de second noyau. Mais les éléments comparatifs manquent cependant pour écarter cette dernière possibilité. J'introduis cet extrait, en dépit de sa qualité, afin de montrer que l'ambiguïté peut être conservée entre l'apostrophe comme adresse²⁰ et l'apostrophe-noyau. Un autre enregistrement du même locuteur, présentant une ambiguïté analogue, suit (cf. exemple [25]) :

20.. La synthèse que j'effectue ici de mes travaux ne me permet pas d'introduire toutes les remarques qu'il est possible de faire sur la base de cette classification macro-syntaxique du vocatif. Je précise toutefois que la différence entre préfixe et postfixe me semble correspondre en tous points à celle qu'a effectuée Arnold Zwicky entre *appel* et *adresse* en anglais (1974 : 791). Le test, qui sert d'intitulé à l'article de Zwicky, consiste en ceci : un appel (un vocatif en position de préfixe) peut être remplacé, en anglais, par *what's your name* ou par *you*, tandis qu'une adresse (un vocatif en position de postfixe) ne le peut pas. Le lecteur aura remarqué les liens manifestes avec ce qui précède, en français.

[18] écoute-moi bien / *sale crasseuse* [Toan 1-2]

Fig. 7 : Structure ambiguë à noyau + postfixe ou 2 noyaux

iii. Comme Noyau

Je précise tout de suite que je n'ai trouvé aucun cas de vocatif en position de suffixe ou d'incise dans mon corpus. Ce dernier type d'apostrophe se retrouve pourtant dans certaines formules d'usage telles que : « Veuillez recevoir (✓), *madame* (✓), *monsieur* (✓), l'expression de mes sentiments distingués (✓) ». Peut-être n'est-il tout simplement pas d'usage dans la parole spontanée. En ce qui concerne le suffixe, si certains des exemples qui suivent, notamment les [20] et [23], semblent, du point de vue de la prosodie, manifester des cas d'apostrophe en position de suffixe, la description suffira à montrer que ce n'est pas le cas. Ceci rejoint l'intuition grammaticale qui veut qu'aucune relation syntaxique ou sémantique ne soit partagée entre la phrase (ici le noyau) et le vocatif (ici le noyau aussi, mais un autre). La relation sémantique qu'affichent certains de ces exemples n'est en réalité que fonctionnelle²¹ (il s'agit d'une progression thématique à thème constant) :

[20] regarde — tu veux tes lunettes — *papy* [Aurélien 1-2]

[21] *pédé* / va [Martin 1-1]

[22] Les Pages — Bassnectar — ouais — *connard* [Romain 1-1]

[23] viens — *sac à merde* [Romain 1-2]

[24] comment ça va / sac euh s... sa... — *sac à foutre* — voilà / tiens / pour la peine [Toan 1-1]

[25] (?) vous avez acheté de la chantilly aussi / *bande de catins* — super ["]

21.. Je reprends le terme et la distinction syntaxique/sémantique/fonctionnel de Bernard Combettes (1977), qui lui-même la reprend des publications du Cercle de Prague.

Quoique pour la plupart extrêmement familières, toutes les apostrophes présentées ici sont énoncées, sinon par franche camaraderie, du moins par connivence avec le ou les allocutés (excepté pour l'exemple [21]). De fait, les courbes affichées ci-dessous ne présentent pas des chutes aussi fortes, longues ou amples, que s'il s'était agi de véritables insultes.

Une chose qui est à préciser avant toute autre, et que je souligne pour la peine : *la prédication contenue dans ces vocatifs n'est pas le fait du vocatif lui-même, mais de la rection nécessairement contenue dans le noyau.*

Ainsi, de ce point de vue comme du point de vue de la prosodie, l'exemple [20] affiche bien trois noyaux distincts :

[20] regarde — tu veux tes lunettes — papy [Aurélie 1-2]

Fig. 8 : 3 énoncés distincts

Ici, « papy » ne peut être que noyau ou suffixe, du fait du contraste de modalité avec le noyau qui précède (interrogatif/déclaratif). Afin de ne pas trop alourdir la démonstration, il peut être utile de visualiser l'exemple suivant, dans lequel l'apostrophe est clairement en position de noyau :

[21] *pédé* / va [Martin 1-1]

Fig. 9 : exemple d'apostrophe-noyau + postfixe

Ici, la courbe à l'attaque de l'accent peut être expliquée par la présence de l'occlusive voisée [d] (cf. Martin, 2009 : 62). La scène est banale : le locuteur conduit à faible allure et se fait doubler à toute vitesse avec plusieurs coups de klaxon en prime (les tracés irréguliers en début d'extrait) ; il insulte le chauffeur qui est déjà loin.

Le tracé de la courbe suffit à montrer que « pédé » constitue le noyau et « va » un postfixe qui l'accompagne²². En l'absence de signification, ce dernier terme ne sert qu'à baliser, dans le discours, les vocatifs de ce type, où on le rencontre majoritairement. Très fréquent dans le parler méditerranéen, ce conclusif peut servir à repérer, dans les exemples qui précèdent, les apostrophes-noyaux, et à les distinguer des apostrophes en position de préfixe et de postfixe.

Le test a été effectué pour les exemples 20 à 25. Ainsi que pour l'exemple 18. Or, pour ce dernier, prononcer « écoute-moi bien sale crasseuse va » de façon correcte oblige le locuteur (moi en l'occurrence) à accentuer la marque de modalité sur [sœz] (+ Ample). De fait, il apparaît que cette apostrophe est bien, en réalité, un postfixe, formé de façon anaphorique. Cette opération s'avère plus délicate à partir de l'exemple [25]. Le postfixe « va », à supposer que l'énoncé ait été suffisamment bien imité, peut être apposé sans modifier de façon essentielle le tracé de la courbe, dont voici la forme originale :

[25] vous avez acheté de la chantilly aussi / *bande de catins* — super [Toan 1-1]

Fig. 10 : apostrophe-noyau ou postfixe ?

22.. J'écarte la possibilité d'un suffixe, en dépit de l'improbable antéposition éventuelle de ce segment. Le tracé de la courbe, et l'absence de relation syntaxique ou sémantique avec le noyau, nous semblent des arguments suffisants. De plus, le terme est clairement un conclusif.

Le noyau, assez long (« vous avez acheté de la chantilly aussi ») porte une marque de modalité interrogative. L'accent de l'apostrophe, lui, est plat, et se redresse légèrement après l'attaque. Si l'on part du principe que l'apostrophe-noyau, qui constitue à chaque fois un jugement implicite (du type : « vous êtes une bande de catins »), porte une modalité prosodique nécessairement déclarative, cela suffirait à affirmer qu'il s'agit d'un postfixe. La modalité prosodique étant, par postulat, indépendante de la modalité phrastique, cet argument ne peut suffire.

Le test du « va » postposé à « bande de catins » dans cet énoncé n'est pas satisfaisant non plus. S'il respecte l'accent du noyau, interrogatif (+ Montant), ce postfixe ne modifie pas le tracé de l'apostrophe, mais peut tout aussi bien démontrer qu'elle conserve sa position de postfixe, et le test tombe à l'eau. L'énoncé ainsi formé prend toutefois une tournure étrange, sur laquelle il est difficile de se prononcer. Si, en revanche, le « va » est introduit avec une marque déclarative, comme dans l'exemple [21], alors il entraîne nécessairement avec lui une modification de l'apostrophe, laquelle devient déclarative également, en position de noyau.

En fin de compte, cet exercice montre qu'il existe bien une frontière prosodique entre l'apostrophe en position de préfixe ou de postfixe (l'appel ou l'adresse) et l'apostrophe-noyau, et qu'à l'image de cet exemple — taquin et donc volontairement litigieux — le nom employé (connotatif ou non-connotatif) n'est pas un critère suffisant pour démarquer les deux fonctions du vocatif, l'une référentiel, d'appel ou d'adresse, et l'autre prédicative, qui porte un jugement sur la personne. De ce point de vue, c'est d'avantage la position elle-même qui va déterminer si le vocatif est purement dénotatif (d'appel ou d'adresse) ou connotatif (d'injure en général, mais pas seulement, pensez par exemple au maître lorsqu'il dit « bon chien » — à la seconde personne ? —, ou lorsque l'on traite un séducteur occasionnel de « Don Juan (va) »).

Conclusion

Ce travail aura servi à présenter et à appliquer à un objet grammatical déterminé certaines des méthodes les plus récentes en sciences du langage. Par les résultats obtenus, il vise, incidemment, à démontrer le bien-fondé de ces dernières.

Le nombre de remarques qu'il est possible de faire sur la base des distinctions faites dans cet article dépasse largement son format. Je me permets d'en proposer un aperçu synthétique, qui servira à rappeler ce qui vient d'être présenté :

La position du vocatif, nom ou groupe nominal, dans le discours se signale par son appartenance à l'un des quatre segments macro-

syntactiques (le suffixe est exclu). Parmi ces positions, celles de préfixe et de postfixe s'opposent à celle de noyau. Les premières réfèrent directement à la personne par un phénomène — qui n'a pas été détaillé dans ces lignes — d'appel ou d'adresse ; la seconde effectue une prédication à l'endroit de la personne, par le biais d'une copule implicite qui est le fait, non du vocatif lui-même, mais de la rection contenue dans le noyau.

Peuvent être opposées ensuite les positions de préfixe et de postfixe, que certains (Zwicky, 1974 : 791) ont pu qualifier d'appel et d'adresse, respectivement, à partir de critères sémantiques (cf. note 20). Le pronom tonique de seconde personne, s'il peut occuper la position d'appel selon les mêmes modalités que le vocatif — ce qu'atteste mon corpus —, fonctionne différemment en position d'adresse, et ne peut, de surcroît, exister en tant que noyau²³. Sa limite en tant qu'appel se manifeste si l'on tente par exemple de s'en servir pour héler quelqu'un à distance. Tout ceci — appuyé par des comparaisons avec des langues qui emploient encore le vocatif — en fait un mauvais candidat à la classe des apostrophes.

A partir de ces prémisses, il devient possible de décrire l'appel, l'adresse et, disons, l'attribution nominale, de façon indépendante, jumelée ou comparative. Ce qui offre d'intéressantes perspectives pour la grammaire du vocatif. À suivre donc.

Université du Sud Toulon-Var

Babel, EA 2649

Bibliographie

- Avanzi Matthieu et Martin Philippe (2007), « L'intonème conclusif : une fin (de phrase) en soi ? », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 28 : 247-258.
- Berrendonner Alain et Reichler-Beguelin Marie-José. (1989), « Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique ». *Langue française*, 81 : 99-125.
- Berrendonner Alain (1990), « Pour une macro-syntaxe », *Travaux de linguistique*, 21 : 25-36.
- Blanche-Benveniste Claire (1990), *Le français parlé*. Etudes grammaticales. CNRS-Edition, Paris.

23.. Alors qu'il est tout à fait possible d'effectuer une antonomase en position d'apostrophe-noyau, toujours au moyen de certaines connivences avec la personne allocutée (« (espèce de) Chris va »).

- Combettes Bernard (1977), « Ordre des éléments de la phrase et linguistique du texte », *Pratiques*, n° 13, Janvier 1977, pp. 91-101.
- Délais-Rousserarie Elisabeth et Choi-Jonin Injoo (2004), « Existe-t-il des indices intonatifs de segmentation en unités macro-syntaxiques ? ». Dans *Actes de JEP-TALN 2004. Fès, Maroc, Avril 2004*. Disponible sur <http://aune.lpl.univ-aix.fr/jep-taln04/proceed/actes/jep2004/Delaisetal.pdf>.
- Détrie Catherine (2009), « Apostrophe linéarisée, constituant disloqué et relation à la proposition hôte », dans *Les linguistiques du détachement*, actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006), Peter Lang, Berne.
- Deulofeu José (2009), « Pour une linguistique du « rattachement » », dans *Les linguistiques du détachement*, actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006), Peter Lang, Berne.
- Joly André et Paris-Delrue Laurence (1990), « Mot de langue et mot de discours : le cas de l'anglais », *Modèles linguistiques*, XII-1, p. 71-92.
- Kleiber Georges (2001), *L'anaphore associative*, Paris : PUF.
- Lambrecht Knud (1998), « Sur la relation formelle et fonctionnelle entre topiques et vocatifs », *Langues*, vol. 1, no 1, pp. 34-45.
- Martin Philippe (2009), *Intonation du français*. Armand Colin, Paris.
- Marandin J.-M. (1998), « Grammaire de l'incidence ». En ligne sur http://www.llf.cnrs.fr/Gens/Marandin/GrammaireDeL_incidence. Consulté le 16/11/2011.
- Mill John Stuart (1847), *A System of Logic, Rationative and Inductive: Being a Connected View of the Principles of Evidence, and Methods of Scientific Investigation*, volume 1., J.W. Parker.
- O'Kelly Dairine (2005), « Nom et nomination : de John Stuart Mill à Sir Alan Gardiner », *Modèles linguistiques*, XXVI-1, pp. 7-34.
- Zwicky Arnold M. (1974), "Hey, what's your name!", *Chicago Linguistic Society*, 10, 787-801.